

Matéi VISNIEC

Les chevaux à la fenêtre

© *Matéi Visniec*

Tél. 33 – (0)6 19 66 05 89

E-mail : visniec@yahoo.fr

site : www.visniec.com

Pièce éditée chez ESPACE D'UN INSTANT, Paris, 2010

personnages :

LE MESSAGER

LA MERE

LE FILS

LA FILLE

LE PERE

LA FEMME

LE MARI

NOTE de l'auteur :

la pièce peut être jouée par deux comédiens, 1 homme pour tous les rôles masculin, 1 femme pour tous les rôles féminins

ou bien : 2 hommes, 1 femme (le même comédien pour LE FILS, LE PERE et LE MARI la même comédienne pour LA MERE, LE FILS, LA FEMME)

LE MESSAGER entre. Il s'approche de la rampe et installe un pupitre pour les partitions. Il sort de sa poche des papiers, les déplie et les pose sur le pupitre. Il passe au cou son tambour.

LE MESSAGER :

(Roulements de tambour.)

Mille six cents quatre-vingt-dix neuf.

(Roulements de tambour.)

La paix de Carlowitz.

(Roulements de tambour.)

L'Autriche prend le Duché de Goldern.

(Roulements de tambour.)

L'Espagne prend les Duchés de Parme et de Piacenza.

(Roulements de tambour.)

La France prend l'Alsace et la Lorraine.

(Roulements de tambour.)

La Russie prend la Géorgie, la ville d'Alhatzin, les Provinces
d'Erévan et de Nahicevan.

(Roulements de tambour.)

L'Angleterre prend les Iles Ioniques.

LE MESSAGER se retire. La lumière nous dévoile l'intérieur d'une pièce avec une fenêtre. Un placard. Un fauteuil usé. Une valise usée. Un robinet au mur. Le robinet goutte lentement. Devant la fenêtre, en uniforme militaire, se tient *LE FILS*. *LA MERE* lui apporte sa capote. Il l'enfile.

LA MERE - Elle te va ?

LE FILS - Oui.

LA MERE - Elle ne te gêne pas ?

LE FILS - Non.

LA MERE - J'ai l'impression que les manches sont un peu trop longues. Tu n'as pas l'impression que les manches sont un peu trop longues?

LE FILS - Non.

LA MERE - Tourne-toi. Ça ne t'engonce pas ? Je sens que ça t'engonce.

LE FILS - Ça ne m'engonce pas.

LA MERE - Boutonne-la. J'ai l'impression que les boutons sont un peu mous. Tu n'as pas l'impression que les boutons sont un peu mous ?

LE FILS - Tout à l'heure j'ai vu passer un cheval.

LA MERE - Les boutons, il ne faut pas les coudre trop serrés. Plus ils sont serrés et plus vite ils sautent.

LE FILS - C'était un cheval rouge avec une tache noire. C'est possible ça ?

LA MERE - Est-ce que t'as mangé ?

LE FILS - Non.

LA MERE - Dans ce cas, il ne fallait pas enfiler la capote. Il faut d'abord manger et enfiler ta capote après.

LE FILS - Oui.

LA MERE - Tiens, mange. Fais attention à ne pas faire de miettes. Tu sais comme les miettes entrent facilement dans le plancher. Dans chaque interstice du plancher se cachent des centaines de miettes.

LE FILS (*il s'assoit à table et mâche mollement*) - Je n'en fais pas.

LA MERE - La valise. Dans la valise il faut garder un ordre impeccable. (*Elle fait des allers et retours entre le placard et la valise. Le placard est bourré de vêtements et de chaussures d'enfant.*) Les affaires, on ne les jette pas en vrac, on les empile. D'abord on met au fond les grosses choses dont on n'a pas besoin tout de suite. Ensuite les grosses choses dont a besoin tout de suite. Après ça les petites choses dont on n'a pas besoin toute de suite. Et en dernier, les petites choses dont on va avoir besoin tout de suite. Pour finir tu serres les sangles et tu claques les deux serrures... Comme ça. (*Clap! Clap!*) T'as entendu ? Si la valise est bien faite les serrures claquent tout doucement et harmonieusement.

LE FILS (*absent aux paroles de sa mère*) - Le cheval est revenu. J'ai l'impression qu'il tourne autour de la maison. C'est possible, ça ?

LA MERE - Les chaussettes... Il faut les mettre avec les mouchoirs. Autant de paires de chaussettes que de mouchoirs et vice-versa. Personne ne peut vivre sans mouchoirs et sans chaussettes. Il faut que tu me promettes que tu vas laver chaque soir un mouchoir et deux chaussettes.

LE FILS - Le cheval est fou. Tu me crois ? Il n'arrête pas de regarder derrière lui comme s'il attendait une charrette.

LA MERE - Il ne faut jamais bourrer la valise à craquer. Une valise bourrée à craquer, ça gêne toujours les autres.

LE FILS (*agité*) - Le cheval vient de s'arrêter. Il m'observe fixement. Tu crois qu'on doit fermer la fenêtre ?

LA MERE - T'as fini de manger ? Si t'as fini, tu peux boire un verre d'eau. Il y a de l'eau bouillie dans le frigo.

LE FILS - Mon Dieu, le cheval me dévisage. Tu crois qu'on me voit vraiment quand on me regarde ?

LA MERE - T'as mangé trop vite. Manger trop vite, ça c'est pas bien. Quand on mange vite, on fait des miettes. T'as fait des miettes, toi ?

LE FILS - Non.

LA MERE (*en nettoyant la table*) - Il me semble que j'ai entendu tomber quelques miettes. Je pense qu'un vrai homme ne doit jamais faire aucune miette. Un vrai homme doit manger lentement, manger tout, et sans jamais faire de miettes. Les miettes, une fois tombées dans le plancher, on ne peut plus les retirer. C'est pour cette raison que la plupart des planchers puent affreusement.

LE FILS - Tiens, l'homme aussi est venu. Ils sont deux maintenant. Le cheval est gai.

LA MERE - Tu veux encore un peu d'eau ? Il ne faut pas non plus boire trop d'eau. Un vrai homme ne se montre jamais l'estomac ballonné d'eau.

LE FILS - Ils jouent ensemble. Je crois qu'ils sont fous tous les deux et que le cheval est un peu méchant. Tu me crois ?

LA MERE - Les bottes. Il ne faut pas les laisser sales pendant la nuit. La saleté détruit le cuir, elle ronge tout, elle dilue tout. Même sous la pluie il ne faut pas trop marcher. Les gouttes d'eau, en fait, sont très sales.

LE FILS - J'ai entendu dire qu'hier matin, les chevaux ont occupé l'abattoir. Tu crois que c'est possible, ça ?

LA MERE - Le savon, tu le remets toujours dans sa boîte, pour qu'il soit dans le noir. On ne doit jamais le laisser à la lumière, ça le

fait empester. Les serviettes humides, il ne faut jamais les plier.
Rien ne pèse plus lourd qu'une serviette humide pliée.

LE FILS - Voilà la charrette aussi ! Ça sent le pain !

LA MERE - Le sucre. Il ne faut jamais le mettre dans un sac en papier. Chaque sac en papier a au moins un trou minuscule par lequel se faufilent des millions de grains. Quand tu termines ta tasse de thé, tu essuies longuement ta cuillère. Les cuillères rouillent vite et c'est mieux de les essuyer à temps. Il faut absolument que ta petite cuillère ne rouille que le plus tard possible.

LE FILS - Il pleut. Mais je pense qu'il va tout de même l'atteler.

LA MERE (*le même jeu entre le placard et la valise*) - Les chemises. Les chemises se désagrègent très vite. En trois jours elles se collent à la peau. Une fois collée à la peau, elle est foutue, tu dois la jeter définitivement. Quand il pleut, la peau colle à la chair. Au bout de trois jours, la chair prend une odeur rance. N'oublie pas que cette odeur de chair rance est mortelle pour l'homme. Prend garde où tu poses les pieds. L'air est rempli de brouillard. Les rues sont pleines de flaques. Si dans la rue quelqu'un te sourit, tu réponds en riant. Ne prête jamais tes petites choses personnelles, comme ton épingle de sûreté. Si quelqu'un t'appelle dans la rue, ne tourne jamais la tête... Il y a des milliers de gens qui ont le même nom que toi.

LE FILS - La charrette est prête. La nuit va tomber dans quelques instants.

Pieds nus, il se traîne à pas lourds vers la porte.

LA MERE (*elle parle de plus en plus fort, accélérant le rythme*) – Attends ! L'écharpe ! L'écharpe doit être longue et étroite. C'est seulement ainsi qu'elle peut suffisamment envelopper ton cou... Les cols doivent être mous et chauds... Ne parle jamais à contrevent... Ne pointe jamais l'index vers le ciel. Ne frappe jamais du poing sur la table. Ne corne pas les cartes à jouer, les billets de banque ne les froisse pas... Ne marche pas pieds-nus sur le ciment... Ne dors pas la bouche ouverte. Quand tu rêves de grenouilles essaie à tout prix de te réveiller... (*Elle s'accroche désespérément à son fils.*) Ecris-moi une carte postale chaque jour. Protège bien tes coudes et tes genoux, ne repense jamais plus au cheval taché de noir... N'approche pas les chevaux. Ne les caresse jamais... Ce sont eux qui ont occupé la cour de l'abattoir... Attends! Prends cet argent, mais ne le garde pas dans une seule poche...

LE FILS (*au lieu d'adieux*) - Maman, mes poches sont cousues...

LE FILS sort, traînant sa valise. Il a oublié ses bottes. LA MERE les saisit et se dépêche vers la fenêtre.

LA MERE (*agitée*) - Attends... Attends...

Elle lui jette les deux bottes, l'une après l'autre. En même temps, on entend des coups forts frappés à la porte. Épuisée, LA MERE se traîne jusqu'à la porte et l'ouvre.

LE MESSAGER entre gai, gentil, avec un gros bouquet d'œillets à la main. Pendent à son cou, les deux bottes que LA MERE a jetées par la fenêtre.

LE MESSAGER - Bonjour madame, puis-je vous offrir ces fleurs ?

LA MERE - Quelle sorte de fleurs ?

LE MESSAGER - Ce sont des oeillets, madame. Je les ai cueillis de mes propres mains dans le jardin de la caserne.

LA MERE - Merci, monsieur. Soyez assez gentil pour le poser quelque part, aussi loin de moi que possible. L'odeur des oeillets me donne vraiment la nausée.

LE MESSAGER - Puis-je les mettre sur la table ?

LA MERE - Non, plutôt dans cette valise-là.

LE MESSAGER ouvre la valise qui est déjà bourrée d'œillets. Il presse son bouquet dans la valise, la ferme - clap! clap! - et s'assoit dessus.

LA MERE - Vous pouvez vous asseoir sur la valise, si vous voulez.

LE MESSAGER - Merci, madame. J'ai vraiment besoin de me reposer un peu.

LA MERE - Dites-moi, s'il vous plaît... c'est vous l'homme à la charrette?

LE MESSAGER (*qui joue de temps en temps avec les serrures de la valise, clap! clap!*) - Oui, madame, c'est bien moi l'homme au cheval.

LA MERE - Donc c'était vous qui traînerez tout à l'heure devant la fenêtre.

LE MESSAGER - C'était bien **nous**, madame.

LA MERE - Et vous croyez que c'est bien de laisser un cheval sous la pluie? A mon avis, à l'exception des poissons, aucun animal ne devrait être tenu sous la pluie.

LE MESSAGER - Je suis heureux de vous l'entendre dire. Vous savez, je fais partie du régiment. Je suis souvent passé devant votre fenêtre. On pense tous que les fenêtres représentent une possibilité sûre d'entrer en contact avec la réalité.

LA MERE - Monsieur, vous venez m'apprendre une mauvaise nouvelle, non?

LE MESSAGER (*clap! clap!*) - Oui, madame, mais je ne sais par où commencer.

LA MERE - Il est arrivé quelque chose à mon fils?

LE MESSAGER - Oui, madame. C'est justement pour ça que l'on m'envoie, pour vous y préparer. C'est loin d'être facile, d'avoir à préparer quelqu'un psychologiquement. Mettez-vous à ma place... Il y a des porteurs de mauvaises nouvelles qui coupent grossièrement dans la chair vive. Mais moi, madame, je procède toujours avec beaucoup de tact et de finesse. Je réussis toujours à faire part des plus affreuses nouvelles de la façon la plus subtile possible. Jamais de ma vie je n'ai échoué dans cette mission. Grâce à mes méthodes discrètes et bienveillantes, beaucoup de gens m'ont gardé une reconnaissance éternelle. On a économisé, si je peux m'exprimer ainsi, des milliers de larmes... J'ai parfois même réussi à faire surgir des plus durs moments, l'espoir le plus pur et l'envie de vivre. Et même maintenant, si seulement je savais par où commencer, on pourrait causer dans une atmosphère douce et paisible... Si vous saviez quelle lumière j'ai pu apporter dans les maisons par mon rare savoir-faire... Je me suis fait beaucoup d'amis... Et dans beaucoup de maison je suis revenu avec plaisir...

LA MERE - Mais, mon Dieu, dites-le! Mon fils est mort ?

LE MESSAGER (*clap! clap!*) - Oui, madame. Vous savez, je connais bien l'âme humaine. Je sais parfaitement choisir l'instant unique où je peux me permettre de toucher la plaie. Et je vous prie de croire qu'il n'existe personne au monde qui sache toucher la plaie aussi discrètement que moi. J'ai même réalisé parfois des vraies performances, je touche la plaie si tendrement qu'elle se guérit presque sous mes yeux.

LA MERE (*désespérée, tournée contre le placard*) - Il est mort... Il est mort...

LE MESSAGER - En fait, je vais tout vous confesser ouvertement... Oui, tout... parce que mon grand secret c'est mon aptitude à partager la souffrance d'autrui. Parce que moi, madame, j'ai une capacité de souffrance tout à fait immense... accablante... Voilà pourquoi quand j'apporte une nouvelle affreuse, la souffrance de mon visage impressionne si profondément, que ceux qui sont frappés par le malheur sont les premiers à me reconforter. Regardez-moi, madame, voilà le piteux état dans lequel je me trouve... pieds-nus... les bottes humides... parce que moi madame, je ne garde jamais mes bottes crottées pendant la nuit...

LA MERE - Oh! Taisez-vous... Taisez-vous... (*En se mouchant.*) C'est pas une façon pour annoncer une nouvelle pareille!

LE MESSAGER - Oui, madame, mille fois oui, c'est un crime de garder ses bottes crottées pendant la nuit. La boue ronge tout, tue tout, dilue tout. (*Pause.*) Aurais-je fait une erreur? Ai-je omis quelque chose? Je suis vraiment très désolé... Il est possible que j'aie embrouillé quelques phrases... mais en principe, mes paroles auraient dû vous calmer totalement... Oui... Normalement, maintenant, on aurait dû parler de tout

autre chose... Vous savez, j'ai eu une enfance extrêmement difficile et malheureuse.

LA MERE (*déambule comme un fantôme*) - Mais comment cela a-t-il pu lui arriver? Comment? Vous êtes sûr? Vous avez peut-être mélangé les noms sur la liste?

LE MESSAGER (*il est vexé, mais il vérifie quand même les noms sur les listes*) - Non, madame, je ne mélange jamais rien. J'ai toujours été très correct et très prompt.

LA MERE - Je veux savoir tout... Vous le connaissiez, peut-être? Est-il mort sur le champ de bataille?

LE MESSAGER (*embarrassé*) - Non... pas dans la bataille... mais quand même en uniforme... même si, si je me souviens bien, il avait les manches retroussées.

LA MERE - C'était lui alors. Il ne pouvait pas souffrir les manches... Tout enfant déjà, il retroussait toujours ses manches...

LE MESSAGER - Ah bon!

LA MERE - Dites-moi encore... Il était beau avec son képi? Il a été brave? Il s'est battu comme un lion?

LE MESSAGER - Il n'a pas eu le temps de se battre. On venait tout juste de le tondre.

LA MERE - Mais comment ça? Peut-être qu'on ne lui a pas donné d'arme?

LE MESSAGER - On lui en a donné, madame, mais il savait à peine s'en servir... Et pour vous dire la vérité, il n'était quasiment bon à rien.

LA MERE - A rien, rien?

LE MESSAGER - Bof! Pas exactement à rien... Il savait rester au garde-à-vous. Il était vraiment très bon pour ça, et j'ose dire que dans cette position, il se reposait, en fait, beaucoup...

LA MERE - Comme c'est affreux... Voulez-vous ouvrir un peu le robinet? Ecouter l'eau qui coule, ça me calme...

LE MESSAGER - Volontiers... (*Il ouvre le robinet.*) Mais c'est quoi, cette eau?

LA MERE - De l'eau! Qu'est-ce que vous voulez que ce soit?

LE MESSAGER - Elle est noire. Comment pouvez-vous boire de l'eau noire?

LA MERE - Mais je n'en bois pas. Je l'écoute... Et mon fils aussi, il aimait beaucoup écouter l'eau couler... Parfois on écoutait ensemble les gouttes d'eau tomber et on se sentait comme ça très proches l'un de l'autre. C'est surtout les samedis après-midi et tous les dimanches qu'on écoutait le robinet... Mon fils savait très bien comment régler l'ouverture de l'eau en fonction de nos états d'âme... Si nous étions fatigués il laissait seulement quelques petites gouttes s'écouler du tuyau... Plus nous étions fatigués et plus les gouttes étaient espacées... Mon fils avait une habileté fantastique pour tout ce qui concernait l'usage du robinet. Il savait même le régler parfois de telle manière, qu'une seule goutte par heure s'en échappait... Oui, monsieur, c'était un gosse étrange et exemplaire... A l'instant même où je l'ai mis au monde je me suis rendu compte que son attache avec le réel allait être très fragile. Il n'a jamais crié, même pas dans le sommeil. Il n'a jamais vagi, ni vociféré... Quand il était tout petit il restait dans son petit lit et il attendait... Il n'a jamais cligné, n'a jamais toussé, il n'a jamais fait pipi, n'a jamais fait caca, il n'a jamais sangloté. Il n'est jamais tombé malade... Pendant le jour il restait éveillé, pendant la nuit, il dormait comme une souche. Quand il était un peu plus grand, j'avais pris l'habitude de l'envoyer chercher du lait, et je vous jure, il

revenait toujours avec une bouteille de lait... Oh, comme ça me faisait chaud au cœur... Si je l'envoyais chercher du savon, il revenait avec du savon... Il marchait toujours le long des murs, il traversait les rues seulement aux carrefours... A l'adolescence il aimait chasser les mouches et pêcher à la ligne. En bref, un très bon garçon, un fils merveilleux, silencieux comme une jeune fille... A-t-il au moins eu le temps de dire quelque chose avant de mourir?

LE MESSAGER - Il a dit **aïe!**

LA MERE - Il a dit **aïe?**

LE MESSAGER - Oui, il a dit **aïe!**

LA MERE - Ca veut dire qu'il a eu mal.

LE MESSAGER - C'est possible, mais pas beaucoup, je vous assure.

LA MERE - Est-ce qu'il a été déchiqueté par un obus égaré?

LE MESSAGER - Mais non, c'était en temps de paix.

LA MERE - En temps de paix? Alors comment est-ce arrivé? Qui a pu le tuer en temps de paix?

LE MESSAGER - Le cheval, madame...

LA MERE - Le cheval rouge? Oh, non! Je lui avais pourtant dit de ne jamais s'approcher d'un cheval...

LE MESSAGER - Il s'est approché quand même. Je venais juste de rentrer avec la charrette de pains, votre fils est venu me rejoindre et s'est approché du cheval... Il lui a dit "brave cheval" et alors le cheval l'a fixé droit dans les yeux et lui a simplement donné un coup de sabot. Ce fut tout. Ca s'est passé un dimanche matin. Deux jours plus tard on allait lui remettre une paire de bottes à sa mesure.

LA MERE - Quel malheur! Il n'aura même pas eu le temps de les essayer...

LE MESSAGER - C'est ça, madame. Je suis venu vous rendre ses affaires.

LA MERE (*frissonnant*) - Ses affaires? Lesquelles? Mon Dieu, je crois rêver! Il a laissé quelque chose derrière lui?

LE MESSAGER - Il a laissé... Il a laissé cinq paquets de biscuits.

LA MERE - C'est tout?

LE MESSAGER - C'est tout.

LA MERE - Donnez-les-moi! Vite, donnez-les moi! (*Elle les arrache, ouvre un paquet et commence à manger.*) Ils sont bons, hein?

LE MESSAGER - Ce sont des biscuits militaires. Chez nous, à la caserne, on fait les meilleurs biscuits au monde.

LA MERE (*en mangeant*) - Vous pouvez peut-être m'en donner la recette?

LE MESSAGER - La recette était inscrite sur le paquet. Il ne fallait pas le déchirer.

LA MERE (*en mâchant et ahanant*) - Je ne comprends pas ce qui m'arrive... Depuis quelque temps, à chaque fois que je vois un bout de papier, il me vient l'envie de le mettre en boule...

LE MESSAGER - Bon... Au revoir, madame.

LA MERE - Mais attendez... Et sa tombe? Elle est où?

LE MESSAGER (*humble*) - Il n'a pas de tombe, madame.

LA MERE - Je veux dire... son corps, il repose où?

LE MESSAGER (*très humble*) - Il n'a pas laissé de cadavre, madame.

LA MERE - Je ne comprends pas... Il est mort sans laisser la moindre trace?

LE MESSAGER - Absolument.

LA MERE - C'est impossible. Ca ne lui ressemble pas.

LE MESSAGER - C'est assez drôle, à vrai dire... Moi non plus, je ne sais pas quoi en penser... Votre fils était aussi transparent qu'un

courant d'air. Il s'est purement et simplement évaporé dans l'univers... Sous le coup de la douleur il s'est recroquevillé jusqu'à ne devenir qu'un point, un point qui a disparu... Et j'affirme qu'il s'est montré par là un soldat exemplaire... Y avez-vous réfléchi comme ce serait propre autour de nous si les soldats ne laissaient pas de cadavre à leur mort?

LA MERE - Et les paquets de biscuits? Vous êtes bien certain que ce sont les siens?

LE MESSAGER - On les a trouvés sous son oreiller, dans le dortoir.

LA MERE - Et si quelqu'un d'autre les avait cachés là?

LE MESSAGER - C'est bien possible. Madame, vous me permettez de fermer le robinet?

LA MERE - Je vous en prie.

LE MESSAGER - Voilà. C'est beaucoup mieux à présent. (*Prêt à partir.*) Je veux vous laisser dans le silence.

LA MERE - Restez encore un peu. Je pourrais vous faire une tisane de queues de cerises.

LE MESSAGER - C'est dommage, mais le cheval m'attend. Vous savez, quand il pleut, c'est un vrai supplice avec lui. Il s'imbibe d'eau, et après ça, je ne peux plus le mettre en branle. Mais, si vous le permettez, je vous rendrai visite de temps en temps.

LA MERE - Au revoir, monsieur. Faites attention à ne pas claquer la porte, en bas.

LE MESSAGER s'approche de la rampe. Il passe au cou son tambour. Il sort de sa poche des papiers et les installe sur le pupitre.

LE MESSAGER

(Roulements de tambour.)

Mille sept cents quarante et cinq.

(Roulements de tambour.)

La paix de Breslau.

(Roulements de tambour.)

La Turquie prend la Tripolitaine.

(Roulements de tambour.)

La Prusse prend la Silésie à l'Autriche.

(Roulements de tambour.)

L'Autriche prend Milan, Naples et la Sardaigne.

(Roulements de tambour.)

L'Espagne prend la Sicile.

(Roulements de tambour.)

La Hollande prend la Belgique.

(Roulements de tambour.)

La Russie prend Mingrélia et Imertzia.

(Roulements de tambour.)

La France perd l'Alsace, la Lorraine et Marienbourg.

(La porte claque.)

LE MESSAGER disparaît. La lumière augmente doucement sur le personnage féminin qui est devenue LA FILLE.

LE PERE qui est immobilisé dans un fauteuil roulant, entre dans la pièce.

LE PERE - C'était qui? Je veux savoir qui était là?

LA FILLE - C'était personne.

LE PERE - Quelqu'un a claqué la porte. J'ai entendu comment il a claqué la porte en sortant.

LA FILLE - Personne n'a claqué aucune porte.

LE PERE - Mais j'ai entendu! J'ai entendu!

LA FILLE - Tu t'es encore aspergé d'eau de Cologne.

LE PERE (*il se dirige vers la fenêtre*) - Tu ne veux pas me dire qui est venu! Tu me rends fou! Pourquoi ne m'appelles-tu pas quand quelqu'un nous rend visite?

LA FILLE - Tu vas t'empoisonner un beau jour, avec ta maudite eau de Cologne.

LE PERE - Ferme-la! Pourquoi ne lui as-tu pas dit de ne pas claquer la porte en sortant? Il fallait lui dire de ne pas la claquer. Pourquoi claquent-ils tous la porte? Pourquoi en sortant, et non pas en entrant, hein? Pourquoi entrent-ils tous en tapinois et pourquoi sortent-ils tous en claquant la porte?

LA FILLE - Où as-tu mis ton bonnet de nuit? Pourquoi ne le mets-tu pas? Pourquoi tu ne l'as pas avec toi?

LE PERE (*il se tait comme foudroyé*) - Il a fumé?... Il a fumé! Il a fumé n'est-ce pas? Où as-tu caché le mégot? Je veux voir le mégot!

LA FILLE - Quel mégot? Personne n'a fumé ici.

LE PERE (*il lutte avec la fenêtre et réussit à l'ouvrir*) - Ah! Tu as bloqué la fenêtre. Pourquoi t'as bloqué la fenêtre? Il faut faire sortir la fumée. Je ne supporte pas la fumée. Tu sais bien que je ne supporte pas la fumée... Tiens, tu vois comme elle sort, cette fumée?

LA FILLE - C'est la fumée des ordures. Il y a des ordures qui brûlent. Ferme la fenêtre, tu vas nous empester!

LE PERE (*avide de regarder par la fenêtre*) - Je veux les voir! Où est le feu? Je veux voir les flammes!

LA FILLE - Il n'y a aucun feu. Les ordures se consomment sans flammes. Elles couvent seulement.

LE PERE - J'ai peur. On va brûler un jour avec elles. Ça fait des années que je te dis qu'on doit s'en aller loin d'ici.

LA FILLE - Va te coucher. Si t'as peur, va te coucher. Tu ferais mieux de te coucher si tu as peur.

LE PERE - Je ne peux pas dormir. Quand je dors ma peau se dilate. C'est mieux de rester éveillé, crois-moi. Je dois gagner du temps. Tu comprends, du temps... du temps...

LA FILLE - Ferme au moins les yeux! Sinon tu deviendras complètement aveugle.

LE PERE - Fermer les yeux, ça m'endort. Je ne veux pas m'endormir... Je me sens tellement seul quand je m'endors... Je n'en peux plus, Isabelle. Crois-moi. Et toi, tu ne me réveilles jamais.

LA FILLE - Mais si, je vais te réveiller.

LE PERE - Mais non, je le sais bien, tu ne me réveilles jamais.

LA FILLE - Mais si. Dans une heure.

LE PERE - Non, je ne veux plus dormir. Quand je suis endormi, je sais que je dors, et je n'attends qu'une chose, me réveiller. Et c'est ça qui me torture. De ne pas pouvoir me réveiller seul. Je rêve que je me réveille mais je sais que ce n'est pas vrai. Parce que je ne peux pas me réveiller seul. Et ma peau, tu vois comme elle pendouille! Tu m'entends Isabelle? Dis-moi, tu m'écoutes ou je rêve?

LA FILLE - C'est parce que tu ne sais pas dormir. Tu dois dormir sur le dos, le visage en l'air. Tu dois respirer seulement par le nez.

LE PERE - Et s'il pleut? Quand il pleut je ne peux pas respirer par le nez. Tu sais bien que je ne peux pas respirer par le nez... Isabelle... *(D'une voix douce.)* Allons-nous promener un peu.

LA FILLE - Il pleut. Je ne peux pas te faire sortir sous la pluie.

LE PERE - Qu'importe, s'il pleut? Sors-moi un peu sous la pluie.

LA FILLE - Le fauteuil roulant va rouiller.

LE PERE - Tu es méchante, Isabelle. Je regrette de t'avoir faite. Je vais tout raconter à madame Hilda. Je vais raconter à tout le monde les misères que tu me fais. (*Presque en pleurant.*)
Allons voir un peu madame Hilda.

LA FILLE (*doucement*) - Papa, madame Hilda est morte.

LE PERE (*attentif*) - Mais comment ça? J'entends des pas dans la rue.
J'entends des pas! On entend bien des pas, non? Si on entend des pas c'est que la pluie a cessé.

LA FILLE - Viens, je te raccompagne dans ta chambre.

LE PERE - Non! Non! Je veux rester encore un peu... je voulais te dire quelque chose, quelque chose de très important... Ce matin, j'ai observé quelque chose... sur notre pendule... c'est sérieux, je te dis qu'il y a quelque chose qui cloche avec notre pendule. Je crois que la grande aiguille, à chaque fois qu'elle passe sur la petite, elle en avale furtivement un bout.

LA FILLE - Ecoute, papa, c'est impossible ça!

LE PERE - Mais si, Isabelle, mais si... je te jure... depuis dix jours je garde les yeux fixés sur la pendule... je l'ai vérifié des milliers de fois... voilà les ficelles... (*Il sort des centaines de bouts de ficelle.*) J'ai mesuré à chaque fois après le passage de la grande aiguille sur la petite... et voilà, la grande, reste toujours pareille... et la petite, elle, se rétrécit, de plus en plus, elle se rétrécit. Et tu imagines bien ce qui va se passer... Isabelle, tu m'écoutes... est-ce que je peux rester encore un peu?

LA FILLE - Oui, reste papa.

LE PERE - Depuis plusieurs nuits, je rêve de pots de compote. Tu crois que c'est normal ça?

LA FILLE (*qui accepte un de leurs vieux rituels*) - D'accord. Raconte.

LE PERE - Je ne raconte pas si tu ne poses pas de questions.

LA FILLE - Raconte-moi comment tu as rencontré maman.

LE PERE (*en minaudant*) - Je ne raconterai rien. Ca ne sert à rien. Je ne veux pas que tu le saches.

LA FILLE - Allons, papa, s'il te plaît, raconte-moi comment tu as connu maman...

LE PERE - Très simple. C'était dans une épicerie et elle venait d'acheter quelques pots de compote.

LA FILLE - Combien?

LE PERE - Quinze.

LA FILLE - Mais qu'est-ce qu'elle faisait de tous ces pots de compote?

LE PERE - C'est justement ça que je lui ai demandé. Je l'ai suivi dans la rue et je lui ai demandé "mademoiselle, vous en faites quoi de tous ces pots de compote?".

LA FILLE - Et elle?

LE PERE - Elle m'a traité de rat d'égout, de sale cafard, et de maniaque dépravé.

LA FILLE - Et toi?

LE PERE - Moi, j'étais sergent!

LA FILLE - Et elle?

LE PERE - Elle a pris le tramway. Moi, je suis monté derrière elle. Six semaines après, on était marié. Et six semaines plus tard, la guerre a commencé. La grande guerre.

LA FILLE - La grande guerre...

LE PERE (*désespéré*) - Non, non, non! Je veux des questions!

LA FILLE - Et? Vous l'avez gagné?

LE PERE - Nom de Dieu! Les salauds nous ont battus au dernier moment. Mais ça ne fait rien. On était tout de même les plus nombreux et les mieux entraînés. De nos jours, l'instruction militaire n'est plus ce qu'elle était. Aujourd'hui ce n'est que de la foutaise. Et tout le monde rouspète... Même les conducteurs de tram rouspètent... Ils sont tous fous... ils manquent d'instruction...

LA FILLE - Allons, allonge-toi un peu. C'est mieux aussi pour ton fauteuil roulant... Les ressorts ont besoin de se détendre.

LE PERE (*en transe*) - Est-ce que je t'ai montré ma croix d'honneur à deux branches? Tu sais comme c'était dur, à l'époque, de gagner la croix à deux branches? Maintenant tout le monde la reçoit cette croix-là...

LA FILLE - Ne veux-tu pas que j'éteigne la lampe? Ca te fait mal aux yeux. Les yeux fatigués ne dorment pas bien.

LE PERE - Est-ce que je t'ai montré ma croix à trois branches? Tu sais comme c'était dur, à l'époque, de gagner la croix à trois branches? Aujourd'hui tout le monde la reçoit cette croix-là...

LA FILLE - Tu ne veux pas que j'enlève tes bottes? Ce n'est pas bien de dormir avec les bottes aux pieds. Les bottes, c'est lourd et ça te fait sombrer.

LE PERE - Est-ce que je t'ai montré ma croix à quatre branches? Tu sais comme c'était dur, à l'époque, de gagner la croix à quatre branches? Seulement dix hommes ont survécu à la bataille de Trapezunt, et un seul a reçu la croix à quatre branches. (*S'étranglant d'indignation.*) Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

LA FILLE - Allons, papa, c'est assez... donne-les moi que je les range dans le placard.

LE PERE - Je ne te les donnerai pas! Fous-moi la paix! Je veux dormir avec elles.

LA FILLE - Tu vas attraper un rhume. Un beau jour tu vas te refroidir avec tout ce métal sur la poitrine.

LE PERE - Tu es vraiment méchante. Je vais raconter ça aussi à madame Hilda... Dès demain je vais aller la voir...

LA FILLE - Regarde comme tes habits sont décousus à cause de ces croix.

LE PERE - Tu sais comme j'ai sauvé ma peau à la bataille de Trapezunt? Tu le sais? Comment pourrais-tu le savoir? Tu ne sais pas.

Elle apporte une chaise et l'installe à côté du père.

LA FILLE - Tu sais que je le sais.

LE PERE - Non! Non! Non! Pose-moi des questions!

Elle apporte une cuvette et la met sur la chaise.

LA FILLE - Bon, dis-moi comment.

LE PERE - En nageant.

Elle cherche une carafe, va au robinet, remplit la carafe de l'eau chaude. Elle verse l'eau dans la cuvette.

LA FILLE - En nageant?

LE PERE - Oui, crénom de oui! J'ai nagé une nuit entière parmi des cadavres gonflés et bouffis. Aujourd'hui j'ai jeté un regard sur le

fleuve... J'ai l'impression qu'il charrie encore des ombres qui flottent.

Elle se met à genoux devant LE PERE.

LE PERE (*en regardant toujours dans le vide, il lave les cheveux de sa fille*) - Viens, Isabelle, je vais t'apprendre à nager. Il faut d'abord t'habituer à l'eau. Et à l'air. Et au feu. Et à la terre. Parce que tu dois apprendre à nager n'importe où, Isabelle, même dans ce monde à l'envers. Tu vois comme les choses sont fragiles aujourd'hui, tellement fragiles... C'est parce qu'elles manquent d'articulations, tu comprends? Et sans articulations il est impossible de flotter. Tu vois comme tout s'effondre, tu vois comme la clepsydre nous engloutit. Tu dois toujours rester à la surface, tu sais... Tu as de l'eau?

LE PERE joue avec les cheveux mouillés de sa fille. De temps en temps il lui plonge la tête dans la cuvette. Docile, elle accepte tous les caprices gestuels de son père.

LA FILLE - J'ai une carafe pleine.

LE PERE - Elle est limpide?

LA FILLE - Oui.

LE PERE - Elle est profonde?

LA FILLE - Oui.

LE PERE - Il fait noir à l'intérieur?

LA FILLE - Oui.

LE PERE - Tu as peur de noir, Isabelle?

LA FILLE - Non.

LE PERE - Ca c'est parfait. Le pire pour un nageur c'est d'avoir peur de l'eau noire.

LA FILLE - Je n'ai pas peur de l'eau. C'est l'air qui me fait peur. Dis-moi, papa, il y a de l'air dans l'eau?

LE PERE - On ne peut rien savoir, mon enfant. Il faut boire la carafe en entier. Et tu sauras s'il y a de l'air dans l'eau.

LA FILLE - Je ne peux pas boire autant.

LE PERE - Il faut boire toute l'eau où tu vas nager. C'est ainsi qu'on devient bon nageur.

LA FILLE (*brusquement fatiguée, elle se lève*) - Il est tard. Tu ne veux pas que je ferme les rideaux? Les bestioles vont nous envahir.

LA FILLE pousse le fauteuil roulant vers la porte. La lumière baisse.

LE PERE - Non! Encore... Encore... Encore... (*Echo de sa voix dans le corridor.*) Tu as bu? Attends un peu maintenant... C'est ce que tu as de mieux à faire... Celui qui sait attendre est sauvé... Si tu sais attendre, ton cerveau se repose par lui-même... Celui qui arrive à se reposer peut attendre plus facilement... Plus tu es reposé à attendre, plus les choses te paraissent sans importance... Mais, quand on attend... il vaut mieux être seul... Madame Hilda n'a pas attendu seule... Madame Hilda n'a pas attendu seule, et c'est pour ça qu'elle a précipité sa fin... Celui qui n'attend pas seul, ne mérite même pas d'attendre... Le mieux, c'est d'attendre dans le noir... Est sauvé celui qui a des rideaux de velours noir... parce qu'il peut faire le noir n'importe quand... n'importe quand...

On entend la porte d'en bas s'ouvrir. Des pas qui montent. LA FILLE, une chandelle à la main, introduit LE MESSAGER. Celui-ci apporte le fauteuil roulant complètement compressé, et un bouquet de fleurs.

LE MESSAGER - Seulement si je ne dérange pas...

LA FILLE (*pose la chandelle sur la table*) - Pas du tout. Mais je ne sais plus de quoi vous parlez.

LE MESSAGER - Comment ça? Vous ne vous souvenez de rien?

LA FILLE (*en séchant ses cheveux à la flamme de la chandelle*) - Non... mais c'est peut-être à cause de l'après-midi... Vous savez, c'est l'heure où je me sens un peu troublée... et ça, c'est peut-être à cause de la lumière... c'est l'heure où la lumière vibre dans tous les coins... et ça, c'est, j'en suis sûre, à cause de la nuit qui tombe... La nuit vient toujours si doucement que je sens ma peau presser ma chair...

LE MESSAGER (*peu convaincu*) - Ah bon?

LA FILLE - Mais entrez quand même... Vous pouvez vous asseoir là, sur cette valise...

LE MESSAGER - Merci, mademoiselle. (*Il cache furtivement le bouquet de fleurs dans la valise bourrée de fleurs.*) C'est confortable.

LA FILLE - Vous êtes bien sûr de ne pas vous être trompé d'adresse?

LE MESSAGER - Oh, non... à moi, ça ne m'arrive jamais. Et c'est même vous qui m'avez dit de vous rendre visite de temps en temps.

LA FILLE - Vraiment? A vrai dire, il me semble que votre façon de raconter me dit quelque chose.

LE MESSAGER - Mais oui, je ne serais jamais venu de moi-même.

LA FILLE - C'est quoi, ce drôle de truc que vous traînez avec vous?

LE MESSAGER (*il s'approche, prend courtoisement la chandelle et la tient en sorte que LA FILLE puisse mieux sécher ses cheveux*)

- Ca, mademoiselle, c'est une histoire plus longue...

LA FILLE - C'est bizarre, mais votre façon de raconter me semble assez familière.

LE MESSAGER - Vous aimez ma façon de raconter?

LA FILLE - Beaucoup. A entendre votre voix, je me sens en quelque sorte à l'abri.

LE MESSAGER - Parce que je suis un homme tonique. Je réussis toujours à m'approcher très vite des autres. Voilà, mais si on se disait "tu"? Avez-vous jamais tutoyé quelqu'un?

LA FILLE - Oui, dans mon enfance... J'avais un petit lapin et...

LE MESSAGER - Inutile de déterrer l'enfance. Parlons plutôt du présent... Vous savez, je suis messenger au régiment.

LA FILLE - Je le sais. Chaque soir mon père me raconte la bataille de Trapezunt. Vous y étiez peut-être?

LE MESSAGER - Qu'on ne parle plus de Trapezunt. J'en arrive à l'instant.

LA FILLE - De Trapezunt?

LE MESSAGER (*avec la chandelle, il éclaire ses bottes*) - Regardez donc mes bottes : la boue est encore fraîche. (*Le même jeu, il éclaire son visage.*) Et regardez-moi bien dans les yeux : je l'air d'un homme... mais je ne suis plus un homme... J'ai vu des choses horribles... mes yeux sont maudits pour l'éternité. (*Il souffle et éteint la chandelle.*) Les morts sont restés dans mon cerveau...

LA FILLE - Et mon père? (*Elle ouvre le placard où s'étalent des centaines de pots de compote. Une lumière étrange éclaire son*

visage, comme si les rayons sortaient de l'intérieur des pots.)

Qu'est-ce que vous savez de mon père?

LE MESSAGER - Votre père s'en est bien sorti.

LA FILLE (*elle cherche parmi les pots de compote ; chaque fois qu'elle fait bouger les pots, les rayons de lumière changent d'intensité et de couleur*) - Bien sorti? Oh, Sainte Vierge miséricordieuse...

LE MESSAGER - Oui, mademoiselle, il s'en est bien sorti. Et c'est une grande joie pour moi de vous apporter cette bonne nouvelle. Votre père est un vrai héros, et ça, pour l'unique raison qu'il s'en est bien sorti.

LA FILLE (*elle sort un pot et ferme le placard*) - Puis-je vous offrir, monsieur, une petite tasse de noyaux d'abricots?

LE MESSAGER (*à voix basse, continuant son idée*) - Mais, malheureusement, chemin faisant, un grand malheur lui est arrivé...

LA FILLE - Que voulez-vous dire? Quel chemin? De quel chemin vous parlez?

LE MESSAGER (*prend un noyau d'abricot, le casse entre les dents et crache la partie qui n'est pas comestible*) - De chemin du retour évidemment. La solitude lui a fait perdre la raison.

LA FILLE - Comment ça perdre la raison?

LE MESSAGER (*le même jeu avec les noyaux d'abricots*) - Fou! Il est devenu fou!

LA FILLE - Mais pourquoi revenait-il seul?

LE MESSAGER - Parce qu'il était le seul rescapé.

LA FILLE - Je ne comprends rien.

LE MESSAGER - Et puis, il y avait aussi le cheval...

LA FILLE - Je n'y comprends rien du tout. Vous savez, je crois que c'est à cause de l'air... A cette heure de l'après-midi, il nous presse de terriblement haut.

LE MESSAGER - Calmez-vous mademoiselle. Si vous voulez, on peut parler d'autre chose.

LA FILLE - Non. Essayez plutôt d'ouvrir un peu l'eau.

LE MESSAGER (*ouvre le robinet*) - Rien ne coule.

LA FILLE - Ouvrez-le jusqu'au bout.

LE MESSAGER - C'est fait, et toujours rien.

LA FILLE - Laissez-le ouvert. C'est réconfortant quand même. Maintenant je vous écoute.

LE MESSAGER - Vous savez ce que c'est, la route... Plus elle est longue, plus la solitude pèse... et le chemin de retour, mademoiselle, est toujours diablement long... Vous voyez... (*Il crache de morceaux de noyaux.*) Pour votre père, la guerre n'a été qu'une bagatelle... mais la solitude sur le chemin du retour, ça l'a brisé... Et en plus, cette fois, il y avait le cheval qui le poursuivait...

LA FILLE - Le cheval? Son propre cheval?

LE MESSAGER - On ne sait toujours pas à qui était le cheval. Ni non plus comment il s'en est si bien sorti. Mais ce dont on est certain c'est qu'il l'a suivi pas à pas. Il l'a suivi avec férocité, jours après jours, nuit après nuit... Ce devait être un vrai cauchemar... (*Il a cassé tous les noyaux d'abricots et respire soulagé.*) Vous imaginez comme c'est affreux de le sentir tout le temps renâcler dans son cou.

Elle ouvre le placard pour remettre l'assiette vide. Les pots ont disparu. Sur les étagères s'étalent des centaines de "croix" à deux,

trois, quatre, cinq, six, etc. branches. Impossible de placer une assiette vide parmi toutes ces croix. Après quelques essais, LA FILLE renonce.

LA FILLE - Oui, c'est affreux. Oh, monsieur, vous m'avez apporté une terrible nouvelle. C'en est fini de mon calme pour toute l'après-midi.

LE MESSAGER - Voilà tout. Je peux vous dire encore, tout à fait en confidence, que le cheval non plus ne va pas bien. Je crois que le cheval lui aussi a été en quelque sorte ébranlé, bien sûr dans la mesure où... chez les animaux... Enfin... Bon... Et le régiment vous offre cet excellent fauteuil roulant qui a seulement besoin de petites réparations, mais qui est très moelleux... Votre père s'y sentira très bien jusqu'à la fin...

LA FILLE - Merci, monsieur. Je vais m'en occuper.

Elle ouvre le placard pour y mettre le fauteuil roulant. Les décorations ont disparu. Derrière la porte il y a un jardin avec un abricotier en fleurs. Dans le jardin - un cheval de bois qui se balance doucement. LA FILLE dépose le fauteuil roulant à côté du cheval de bois.

LE MESSAGER (*gêné par la lumière qui pénètre du jardin*) - C'est une pièce très rare... De nos jours, on ne fabrique plus des choses si belles et si réconfortantes... L'essentiel c'est de l'épousseter sans cesse, surtout sur les accoudoirs. Car c'est surtout sur les accoudoirs que la saleté s'incruste...

LA FILLE (*referme le placard*) - Je sais, monsieur. Ça fait des années que j'essaie d'extraire les petites miettes coincées dans le plancher, mais je n'y arrive pas.

LE MESSAGER - L'important c'est d'avoir de la patience. La folie du vieux est douce et calme. Sa présence, dans un coin de la chambre, sera comme un rayon de lumière.

LA FILLE - En fait, il a toujours été comme ça, gentil et calme, incroyablement calme.

LE MESSAGER - Vous voyez, peut-être qu'au fond de lui, rien n'a changé.

LA FILLE - Il a toujours été un homme si gentil, que je ne me rappelle pas grand chose de lui. (*Appuyée contre le placard, en le caressant.*) Il n'a jamais crié sur moi, il ne m'a jamais regardé dans les yeux et je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais adressé une parole... (*Bruit dans le placard, comme si un enfant chevauchait un cheval de bois.*) Quand j'étais toute petite, il m'achetait des jouets, mais il n'osait pas me les offrir. Il les a entassés tous dans une armoire et un beau jour les planches se sont écroulées sous leur poids. (*D'autres bruits dans le placard, comme si des milliers de noyaux d'abricots tombaient d'une étagère à l'autre.*) L'armoire se trouve toujours à sa place et je n'ai jamais eu le courage de l'ouvrir et de regarder à l'intérieur. Il m'arrive parfois, pendant les nuits froides, d'entendre claquer les petites roues et les petits ressorts.

Pause. Ils écoutent tous les deux le placard.

LE MESSAGER - C'est pareil, chez nous, à la caserne. J'entends parfois pendant la nuit, les balles pivoter secrètement dans les

canons des fusils. Et mes bottes, à cause de l'obscurité, s'avachissent sur elles-mêmes.

LA FILLE - Plus tard, quand il a commencé à vieillir, il m'évitait de plus en plus. Il passait d'une pièce à l'autre, plus léger qu'une ombre. Il s'asseyait à la table et mangeait en silence. A la fin son assiette restait si propre que ça m'effrayait purement et simplement. Il y a des vieux qui rotent après le repas. Lui, non, il restait, des heures et des heures, les mâchoires serrées. Quand il pleuvait, il venait à la fenêtre et regardait droit dans le vide. Parfois il se promenait sous la pluie et, chose étrange, ses vêtements restaient secs. Toutes ses portes s'ouvraient sans le moindre bruit, tous ses gestes se dissipaient dans l'air... Il était d'une solitude si profonde, qu'on s'étonne qu'il ait eu des enfants... Vous dormez?

LE MESSAGER - Non, mademoiselle, je pensais, les yeux fermés.

Brusquement, avec un bruit sourd qui rappelle une explosion, un jet d'eau noire jaillit du robinet.

En même temps la fenêtre de la pièce s'ouvre comme poussée par le vent. La fenêtre est située à la hauteur de la rue et on ne voit que des pieds, beaucoup de pieds qui marchent sur un tas de jouets défigurés, on dirait sur des cadavres des jouets. Forte musique militaire et des acclamations.

LA FILLE - Mais qu'est-ce qui se passe? Ils ont tous perdu la tête?

Elle court vers la fenêtre et lui vers le robinet.

LE MESSAGER (*ferme le robinet*) - Non, mademoiselle, c'est la parade. Ce sont les soldats libérateurs qui rentrent...

LA FILLE (*regarde les pieds ; il y a des feux d'artifices qui renvoient des éclaires dans la pièce*) - Comme ils sont beaux... Il n'en manque aucun?

LE MESSAGER - Seul le diable le sait... Parfois ils reviennent plus nombreux qu'ils ne partent... Mais c'est difficile de s'en rendre compte à cause de la bousculade. A cause de la bousculade et de l'obscurité.

LA FILLE - Mon père me disait que parfois les soldats libérateurs défilent côte à côte avec les soldats libérés. C'est possible ça?

LE MESSAGER - Mademoiselle, vous feriez mieux de fermer la fenêtre.

LA FILLE - Je voudrais au moins leur envoyer un baiser... (*Elle monte sur la valise bourrée de fleurs et se penche par la fenêtre.*) Bravo! Bravo!

LE MESSAGER - C'est inutile, mademoiselle, croyez-moi. Ces soldats sont aveugles. Ils sont aveugles et sourds. La fanfare joue pour le public.

LA FILLE - Mais je veux voir les chevaux. Les chevaux sont innocents. J'aime tellement regarder les chevaux...

LE MESSAGER (*en refermant la fenêtre*) - Gardez-vous en, mademoiselle, ce ne sont plus les chevaux d'autrefois. Ils sont devenus tous très vindicatifs et voraces. Ils traînent partout et épient aux fenêtres et sous les portes.

LA FILLE - Comme c'est triste, ça. Vous croyez qu'ils nous guettent, même en ce moment?

LE MESSENGER - Je n'en sais rien. Peut-être que oui. Ou peut-être que non. Au revoir, mademoiselle, et n'oubliez pas d'épousseter les accoudoirs.

LA FILLE - Vous partez déjà?

LE MESSENGER - (*il ne bouge pas, c'est elle qui s'en va*) - Il est tard et j'ai encore d'autres gens à voir.

LA FILLE (*écho de sa voix dans le corridor*) - Surtout, ne claquez pas la porte en sortant, s'il vous plaît. Mon père se réveille pour un rien. Parfois j'ai peur même d'ouvrir un livre...

LE MESSENGER - Compter sur moi, compter sur moi...

LE MESSENGER s'approche de la rampe, sort ses "partitions", les ouvre et les pose par terre. Il passe son tambour au cou.

LE MESSENGER :

(Roulements de tambour.)

Mille huit cent quinze.

(Roulements de tambour.)

La Prusse prend la Poméranie suédoise, Rosnan, Danzig et une partie de la Westphalie.

(Roulements de tambour.)

L'Autriche prend Venise.

(Roulements de tambour.)

La Russie prend le Duché de Varsovie et la Finlande.

(Roulements de tambour.)

On prend la Norvège au Danemark et on la donne à la Suède.

(Roulements de tambour.)

LE MESSAGER se retire. La lumière monte doucement et on découvre presque le même intérieur. Torse nu, LE MARI se lave devant le robinet. L'eau coule au compte-gouttes. LA FEMME est en train de mettre la table. Elle fait des allers et retours entre la table et le placard d'où elle sort la vaisselle, les couverts, etc.

LE MARI (*sans tourner la tête*) - Sors les bols aussi!

LA FEMME - Lesquels?

LE MARI (*le même jeu*) - Les grands! Les grands!

LA FEMME (*illuminée*) - Ah!

LE MARI (*qui essaie, sans aucun résultat, d'ouvrir encore plus le robinet*) - Depuis quand fuit ce maudit tuyau?

LA FEMME - Quel tuyau?

LE MARI - Le tuyau!

Elle s'approche de son mari, tend la main pour lui toucher gentiment le cou, mais finalement elle n'ose pas le faire.

LA FEMME (*d'une voix douce*) - Tu veux que je t'apporte une serviette?

LE MARI (*qui referme le robinet*) - J'en ai une.

Elle recule et continue à mettre la table qui prend de plus en plus un air de fête.

LE MARI (*ouvre la valise, sort une serviette et s'essuie avec volupté*)
- Voilà... comme elle est bonne cette serviette... c'est une serviette, une vraie! (*Il lui montre sa peau toute rouge.*) C'est ce que disait mon Colonel aussi... La peau, les gars, il faut la

frotter... la frotter et la refrotter... Houh, c'est fantastique ce que je me sens bien!

LA FEMME (*elle recule d'un pas pour le contempler ; ensuite, en montrant la table*) - J'ai terminé.

LE MARI - Des verres! Apporte encore des verres.

LA FEMME - Combien?

LE MARI - Tous ceux que tu trouves... et le plateau aussi! (*Il indique la position des verres sur la table.*) Ici... ici... C'est ça. Je t'ai déjà parlé de mon Colonel?

LA FEMME - Non. (*De nouveau, elle s'approche tendrement de lui, mais au dernier moment hésite à l'embrasser.*) Tu ne veux pas mettre la chemise à rayure rouge cerise?

LE MARI - Non! Non! Je veux ma chemise!

La porte claque en bas. Immobiles, les deux personnages attendent quelques secondes.

LA FEMME - Mais Hans! Tu es chez toi maintenant.

LE MARI - Non! Non! Ici ou ailleurs, c'est ma chemise que je veux. C'est ça que le Colonel dit toujours... chez soi comme en ville... le militaire reste un militaire! Le militaire doit toujours avoir une tenue correcte et ne doit penser qu'à la victoire! On ne peut pas se concentrer sur la victoire si on n'a pas une tenue correcte... Celui qui ne pense pas à la victoire n'est qu'un serpent venimeux et un crapaud galeux... et la patrie va l'écrabouiller un jour ou l'autre! Tu comprends? (*Encore une fois, la porte en bas claque très fort.*) Je vais la clouer, je vais la clouer cette porte!

LA FEMME (*elle sort une chemise militaire de la valise et la lui donne*) - Hans, t'énerves pas pour ça!

LE MARI - Mais regarde ces gouttes sur le sol! Tu les vois?

LA FEMME - Non.

LE MARI - Elles viennent de mon oreille. Depuis ce matin, mon oreille saigne à cause de cette porte.

LA FEMME - A cause des claquements?

LE MARI - Oui, et à cause de frottements aussi. Toute la matinée tu n'as fait qu'astiquer ces putains de petites cuillères.

LA FEMME - C'est toi qui m'y as obligé. Et d'ailleurs, l'argent il faut l'astiquer.

LE MARI - Montre-les moi.

LA FEMME - Toutes?

LE MARI - Toutes. Apporte-moi toute l'argenterie!

LA FEMME (*en cherchant dans le placard*) - Et le saladier?

LE MARI - Et le saladier.

LA FEMME - Et le seau à glace?

LE MARI - Le seau à glace pose-le vers le mur pour l'instant. Je m'en occuperai plus tard.

Il enfle sa chemise militaire et se peigne. Elle fait des allers et retours pour apporter la vaisselle en argent.

LA FEMME (*les bras chargés d'objets en argent*) - T'es quand même un bel homme.

LE MARI (*en déposant les objets en argent, un par un sur la table*) - Je suis beau parce que je suis gai. C'est aussi ce que le Colonel dit. Un soldat doit être toujours gai. Un soldat doit être toujours vif, il doit toujours garder le front lisse, et avoir le regard clair droit devant soi. Car la vie du soldat est limpide! Comme d'ailleurs sa mission. Sa cause! Surtout sa cause! Celui qui n'est

pas heureux de lutter pour sa cause n'est qu'un serpent venimeux...

LA FEMME (*tendrement*) - Et un crapaud galeux...

LE MARI - ...et la patrie va l'écrabouiller... Les serviettes!

LE MARI - Oui!

LE MARI - Vite! (*Furieux, il lui tend une assiette.*) Prend ça. Va la laver. Va! Tu ne vois pas comme elle est sale?

LA FEMME - Où vois-tu qu'elle est sale?

LE MARI - Elle est crasseuse!

LA FEMME - Où vois-tu qu'elle est crasseuse? (*Elle ouvre le robinet et lave l'assiette.*) C'est de la crêpe.

LE MARI - Assez! Assez! Assez! Ça pue la crêpe partout! Quand tu fais des crêpes, toute la baraque empeste la crêpe. Même le pyjama pue la crêpe. Même le sucre pue la crêpe!

LA FEMME - Hans, mais qu'est-ce que t'as?

LE MARI - Ce que j'ai? Regarde la cuisine! C'est dégueulasse. Partout des doigts sales! On dirait qu'il n'y a que des doigts sales ici.

LA FEMME (*un peu effrayée*) - Hans, mais qu'est-ce que t'as?!

LE MARI - Ce que j'ai! Ce que j'ai! Je ne supporte pas le désordre! Parce qu'on ne peut pas lutter comme ça! La lutte demande de l'ordre. Et la lutte a lieu partout, partout, partout! C'est ce que le Colonel dit lui aussi : la lutte est longue! Et sans ordre, plus longue encore! Parce que la victoire en dépend! Et de nous! De nous tous! Et plus l'ordre est parfait plus la victoire est proche! Et plus certaine... et plus... Tu comprends? Le Colonel, il sait bien ce qu'il dit!

LA FEMME (*boudant un peu, elle lui donne l'assiette lavée et referme le robinet*) - Tiens.

LE MARI (*il essuie l'assiette avec sa serviette militaire*) - Tiens. Tu dois comprendre...

LA FEMME - Je comprends...

LE MARI - Il ne faut pas te fâcher. Tu dois comprendre. La guerre n'est pas un jeu.

LA FEMME - Il y a aussi les assiettes pour le dessert...

LE MARI (*qui n'entend plus rien*) - La guerre purifie les peuples! Purifie les âmes! Le sang! Et finalement sélectionne les grains... Les bons grains! Ceux qui ont le droit de vivre!... de rester!... d'exister... d'être!... C'est aussi ce que dit notre Colonel... Je t'ai déjà parlé de notre Colonel?

La porte en bas claque.

LA FEMME (*bouchant ses oreilles, désespérée*) - Nooon!

LE MARI - Je ne sais pas ce qu'on pourrait faire sans Colonel. (*Il regarde avec satisfaction la table déjà très encombrée.*) Le grand plat pour le rôti! La coupe de fruits! La pince à glace!

LA FEMME (*des allers et des retours entre le placard et la table*) - Il y a deux semaines, madame Hilda a reçu une grande lettre jaune, avec l'en-tête de l'armée. Tous ses trois fils sont enrôlés et...

LE MARI (*en organisant les objets sur la table*) - Tu vois! C'est ce que je disais... Le tuyau fuit... Dieu sait depuis quand... Les vitres sont sales...

LA FEMME - Elles sont sales à l'extérieur!

LE MARI - Ca n'arrange rien. Ce que je veux dire c'est que rien ne peut marcher comme ça. Je dis qu'on doit être propre et sérieux. A l'intérieur comme à l'extérieur. Nous tous! Parce que la

victoire frappe à la porte! La victoire s'approche, elle est là, on la voit... Elle arrive!... Peut-être qu'elle est déjà ici... Et nous? On l'accueille comment? Avec des assiettes sales, avec cette porte de merde que tout le monde claque? Notre vie devrait être la propreté même... (*Regardant la table.*) Il manque quelque chose ici...

LA FEMME - Le chandelier! Je pourrais apporter encore le chandelier.

LE MARI (*enthousiasmé, il l'embrasse*) - Oui! Oui!

LA FEMME (*prolongeant l'embrassade*) - Hans! Hans... Mon chéri, comme je t'ai attendu!... Comme j'ai compté les jours...

LE MARI (*il s'arrache froidement*) - Allons! Allons! Les chandeliers!

LA FEMME - T'as entendu que madame Hilda a reçu **la lettre**? Et depuis deux semaines, elle refuse de l'ouvrir.

LE MARI (*il cherche le meilleur emplacement pour les chandeliers sur la table*) - Ah! Tout ce qui se trouve devant nous... dit le Colonel... nous appartient... C'est une chose géante, grandiose, immense... c'est quelque chose qui nous ressemble... qui est à notre image... l'image du meilleur d'entre nous... Car la guerre ne tue pas! (*Il allume les chandeliers.*) La guerre nous fait naître! Les hommes, les vrais, naissent toujours de la guerre! Oui! Oui! Oui! Par la mort, seulement par la mort! Seulement la mort nous rend forts... Elle seule nous élève... Parce qu'elle est comme un oeil... qui nous regarde... sans cesse... d'ici... de là... d'en haut... d'en bas... Elle nous comprend. Elle est notre arbitre! Et c'est toujours elle qui nous enivre... parce que derrière elle, se tient la victoire!

LA FEMME - Hans! Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit?

LE MARI - Des bouteilles! Des bouteilles! Des bouteilles!

LA FEMME - Vides?

LE MARI - Vides! Vides! Vides! Et les pots de compote!

LA FEMME - Tous?

LE MARI - Tous! Tous! Tous!

LA FEMME (*en apportant les pots*) - Elle a trois fils qui sont tous partis au front... Et maintenant elle ne veut pas ouvrir **la lettre**... Elle reste enfermée chez elle, toute la journée, les volets tirés, dans le noir... Elle sort parfois pour acheter un peu du lait, elle promène la lettre avec elle, elle la montre parfois au boulanger, au boucher... Mais elle ne l'ouvre pas... Tu m'écoutes, Hans?

LE MARI (*fasciné par les objets qu'il ne cesse de ranger sur la table*) - Ca arrive... Ca se peut... personne ne le nie... il y a des pertes... Il y a toujours des pertes... Quand la cause est si noble... Quand l'avenir brille comme le soleil... on doit accepter les pertes... Il faut donner son sang aussi... Mais, ce sang... qu'est-ce qu'il représente? A ton avis, hein? Oui... il coule... Mais il revient à sa source par d'autres voies! Parce qu'il va être le lien! Le lien qui va nous unir... plus tard!... C'est le mortier... qui va nous maintenir côte à côte... dans le grand édifice... Haaa! (*Court pause.*) C'est ainsi.

LA FEMME - Oui Hans, c'est ainsi. Mais je me sens si triste... Plus je prie et plus je suis triste... et de plus en plus apeurée... Nous prions parfois ensemble, moi, madame Hilda et sa fille... on reste comme ça, des heures et des heures... la porte n'arrête pas de claquer... dans la rue tout le monde court... et nous, on n'arrête pas de penser... moi, je pense à toi... je te vois... quand je prie longtemps, je m'engourdis... peu à peu je perds la voix... madame Hilda est tellement affaiblie...

LE MARI - Je n'aime pas ça. Pas du tout... Je veux que tu sois belle et bien en chair... Allume les lampes. Toutes les lampes! (*Il projette toutes les lumières sur la table.*) Ma casquette! (*Elle lui apporte la casquette.*) Les chaises... toutes les chaises... En colonne, ici... La boîte à ordures... là... Le panier à linge sale... retourne-le... (*Il disperse les habits. Extasié devant les tas d'objets.*) Pousse-toi! (*Il monte sur une chaise.*) Oh! C'était exactement comme ça... Donne-moi la carafe d'eau!

LA FEMME - Madame Hilda va devenir aveugle elle aussi, j'en ai bien peur...

LE MARI (*en versant l'eau de la carafe sur la table il trace une ligne de démarcation qui sépare les objets en deux camps*) - Oui, c'est ça, c'est tout à fait ça... Regarde! (*Pendant tout ce temps il pousse frénétiquement les objets, les renverse, change leurs places, etc.*) Nous, nous étions ici! Voilà! C'est nous! (*Il indique une "armée" de verres et de bouteilles.*) Moi... ce verre c'est moi! Sans aucun doute!... Tous, nous attendions... l'un près de l'autre... côte à côte... comme un cœur géant... comme un cœur qui... brusquement... commence à rouler effroyablement... voilà... comme une avalanche... qui roule... Mais qui donc pourrait résister à une telle avalanche?... Personne! Personne! Oh, c'était comme dans un rêve... un vrai cosmos... Et vlan! Des brèches! Et vlan! Des forêts franchies! Et vlan!... Ca c'est la colline... Et le cœur... boum! Par ici! Et maintenant, à droite! Des munitions, vite! Feu! Feu! Feu! Tu vois ça? Ici tout est rasé... il n'y a plus rien! Rien de rien! On a tout réduit à la dimension d'un caillou... (*Peu à peu, la chambre entière devient la maquette d'un champ de bataille.*) Comme ça! Comme ça, à la dimension d'un atome... et après ça... après ça... de toute ça...

de toutes ces miettes... il nous sera plus facile de refaire le monde... parce que nous le referons... nous le reconstruirons... mais à notre image et à notre ressemblance... parce que c'est ça que le Colonel dit... le monde doit avoir une seule image... la nôtre!... et pas tant la nôtre que celle du meilleur d'entre nous... du meilleur d'entre nous, compris?... Voilà! Et l'ennemi où crois-tu qu'il se cache? L'ennemi dégueulasse, l'ennemi bouffi, l'ennemi lâche et venimeux? Où le vois-tu, l'ennemi terrifié par la peur, où le vois-tu l'ennemi répugnant... et... et... Où?

LA FEMME (*elle montre un tas d'assiettes*) - Ici!

LE MARI - Non! C'est nous!

LA FEMME - Où donc?

LE MARI - Mais pense, bon Dieu! Pense un peu!

LA FEMME (*timide*) - Dans la soupière?

LE MARI - Merde! Pense! Pense! Pense!

LA FEMME (*en pleurant*) - Je ne sais pas... là?

LE MARI - Ouais! Ouais! Ouais! (*Il l'embrasse.*) Comme un rat! Par tous les diables! Là! Oh, ma chérie...

LA FEMME - Oh, mon chéri!

LE MARI - Et maintenant, essaie de te figurer... on l'encercle... (*Presque tous les objets de la chambre lui sont utiles pour cette opération.*) Plus serré... plus serré... encore et encore plus... Et demain peut-être... on va le frapper... mortellement! (*Il joue l'attaque.*) En avant! Suivez-moi! Suivez-moi! A l'attaque! (*Il arrache la nappe et l'agite comme un drapeau. Toute l'argenterie tombe par terre.*) Dieu avec nous! La vérité avec nous! On va en finir avec eux!

LA FEMME - Bravo! Que ça se termine une fois pour toutes! Madame Hilda aussi...

LE MARI - Parce que notre vérité... à notre image... qui est indivisible...

LA FEMME - Et moi, tu vas voir, je vais réparer le tuyau, je vais nettoyer tout...

LE MARI - ...unique, éternelle! Nous serons les vainqueurs parce que notre vérité est éternelle!

LA FEMME - Je vais laver les carreaux, je vais appeler quelqu'un pour la porte...

LE MARI - Parce que nous sommes éternels aussi! Parce que notre Dieu est le seul Dieu éternel!

LA FEMME - Oh, Hans! Comme je me réjouis de voir que tu penses à Dieu, toi aussi de temps en temps.

LE MARI - Et encore une seule attaque, la dernière... *(Il monte sur la table.)* Ta! ta! ta! ta! Par ici! Ecrasons-les! Des munitions, encore! *(Il est clair que l'ennemi est repoussé dans un coin de la table et ensuite plus loin, dans un coin de la pièce, sous le robinet.)* A gauche! A droite! A gauche! Feu! Sans pitié! La victoire n'a pas de pitié! Voilà! C'est tout! C'est fini! *(Dégoûté, à l'ennemi.)* Fais quelque chose, si tu peux, vermine!

Il ouvre le robinet pour donner un coup fatal à l'ennemi. Une fumée noire sort du robinet et monte vers le plafond.

LA FEMME *(se collant à son épaule)* - Oui, oui... je me demandais toujours... où dort-il? Que mange-t-il? N'est-il pas mouillé? N'a-t-il pas mal au dos?

LE MARI *(en regardant l'ennemi)* - Il ferait mieux de se rendre! Regarde-le! *(Il essuie son front.)* Oh! Comme cette putaine de table grince!

LA FEMME - Arrête, mon chéri! Tu es tout en sueur.

LE MARI - Donne-moi ma serviette dans ma valise.

LA FEMME - Prends celle de la salle de bains.

LE MARI - Non! Non! Je veux ma serviette, la mienne!... (*Il s'essuie.*) Le comble, c'est que le Colonel, lui aussi, s'appelle Hans. Qu'est-ce que tu en penses de ça? Lui aussi, ha!

LA FEMME - C'est marrant, ça!

LE MARI - Non? Dès qu'il m'a vu la première fois, il m'a dit : on s'appelle Hans tous les deux...

LA FEMME - Oui... oui... (*Elle essaie encore de le caresser.*) Mon beau blond, mon chéri...

LE MARI - On a eu une satanée chance d'avoir ce Colonel... C'est justement ça qu'il nous a dit dès le début : vous avez sacrement de la veine avec moi, les enfants! (*La porte claque en bas. Fou de rage.*) Nooon!... (*Il se précipite en bas.*) Je vais tous les tuer! Les tuer tous!

Un moment de silence. Des gouttes d'eau noire s'écoulent du robinet.

LA FEMME attend, intriguée, le retour de son mari. Coups frappés de l'intérieur du placard. LA FEMME s'approche et l'ouvre. LE MESSAGER sort la tête.

LE MESSAGER - Je dérange? Je peux m'asseoir un instant?

LA FEMME - Je vous en prie! Ne faites pas attention au désordre.

LE MESSAGER s'extirpe avec beaucoup de difficulté du placard et abîme complètement son bouquet de fleurs habituel. De son uniforme,

il ne garde que le pantalon et les bottes. Il semble être très fier de sa nouvelle chemise à rayures rouge cerise.

LE MESSAGER - Mais non! Mais non! (*Il a du mal à refermer la porte du placard, comme si quelque chose lui faisait opposition de l'intérieur.*) C'est à moi de m'excuser de vous déranger à table.

LA FEMME - L'homme aux fleurs, c'est vous?

LE MESSAGER - Vous avez deviné, madame.

L'eau continue à couler. Un petit ruisseau avance vers le milieu de la pièce.

LA FEMME - Vous avez quelque chose à me dire, non?

LE MESSAGER - Oui, madame.

LA FEMME - Dites ce que vous avez à dire et allez-vous en.

LE MESSAGER - Oui, madame.

LA FEMME - Mon mari doit revenir d'un moment à l'autre... ou peut-être l'avez-vous déjà croisé dans l'entrée?

LE MESSAGER (*paniqué à cause de l'eau qui avance dans la pièce ; visiblement, il a horreur de marcher dans l'eau*) - Oui, madame.

LA FEMME - Il est sorti voir qui a encore claqué la porte. Ce n'était pas vous par hasard...

LE MESSAGER - Non, madame. Moi, je ne claque jamais rien.

LA FEMME - Dites-moi, encore des mauvaises nouvelles?

LE MESSAGER (*il cherche un lieu pour déposer les fleurs*) - Oui, madame.

LA FEMME - Ah bon! Je m'y attendais.

LE MESSAGER - Je peux m'asseoir un peu sur la valise?

Finally, he puts the flowers in the water which spreads gently in the room. He then gets up on the suitcase so as not to get his feet wet.

LA FEMME (*elle récupère les fleurs et les serre sur sa poitrine*) - Il est mort! Il est mort mon pauvre Hans, n'est-ce pas?

LE MESSAGER (*en ramassant la nappe qui a servi tout à l'heure de drapeau et qui est maintenant imbibée d'eau*) - Oui, madame.

LA FEMME - Il n'est pas mort comme un héros, n'est-ce pas?

LE MESSAGER - Bof! Oui... et non, madame.

LA FEMME - C'est le cheval qui l'a tué, non?

LE MESSAGER (*en examinant la nappe*) - Non, madame.

LA FEMME - Comment ça, non?

LE MESSAGER - Non, madame, il n'y a pas de cheval cette fois.

LA FEMME - En temps de guerre, ou en temps de paix?

LE MESSAGER - C'était pendant l'assaut, madame. Le dernier assaut.

L'assaut de la victoire. Et il est justement tombé sous l'œil terrifié et exorbité de l'ennemi.

LA FEMME - Ils l'ont criblé de balles, n'est-ce pas?

LE MESSAGER - Non, madame.

LA FEMME - Ils l'ont mis en pièce, n'est-ce pas?

LE MESSAGER (*il essaie de tordre la nappe*) - Non, madame.

LA FEMME - Mais alors?

LE MESSAGER - Il a trébuché et il est tombé par terre. L'assaut venait juste d'être lancé. Lui, il était dans les premiers rangs... Et il se précipitait toujours le premier en avant... en avant... comme un vrai héros... et il hurlait de toutes ses forces... et il courait, il courait... tout le régiment derrière lui... et tous couraient derrière

lui, de toutes leurs forces, et tous hurlaient... Ni diable ni dieu n'aurait pu les arrêter, et l'ennemi les regardait stupéfié... et votre mari était toujours le seul en première ligne... avec un drapeau énorme... Le drapeau flottait dans l'air, et... c'est justement peut-être à cause de l'air que votre mari a trébuché... et alors il a roulé par terre... Il est tombé, madame, sous son drapeau alourdi par l'air, et il ne s'est plus relevé... Parce que l'air, flap, flap, dégringolait toujours sur lui...

LA FEMME - Et il est resté cloué au sol?

LE MESSAGER - Oui.

LA FEMME - Et les autres?

LE MESSAGER - Les autres l'ont piétiné, madame.

LA FEMME - Quoi? Piétiné par les siens?

LE MESSAGER - Oui, madame. Personne ne pouvait plus s'arrêter.

Ils l'ont écrasé sans le vouloir. Ça poussait en arrière.

LA FEMME - Mais c'est horrible! Piétiner un homme vivant, mais c'est horrible!

LE MESSAGER - C'est ça. Que pouvait-on faire? C'était une incroyable bousculade. Personne ne savait plus sur quoi il posait les pieds.

LA FEMME - Et après, vous l'avez relevé?

LE MESSAGER - On n'a pas pu le faire, madame. Mais j'ai apporté les bottes.

Il entrouvre doucement la porte du placard d'où on voit surgir quelques bottes.

LA FEMME - Ses bottes?

LE MESSAGER - Non, madame, les bottes de ceux qui l'ont piétiné.

LE MESSAGER ouvre la porte du placard et un immense tas de bottes roule par terre.

LA FEMME - Je n'y comprends rien.

LE MESSAGER - Je n'avais pas d'autre solution, madame. Tout ce qui reste de lui est sous les semelles des bottes qui l'ont piétiné. C'est pour ça que je les ai apportées.

LA FEMME - Mais que voulez-vous que j'en fasse, de ces bottes?

LE MESSAGER - Ce sont dix mille bottes, madame. Sa tombe est là, sous les semelles de ces bottes. Moi, je vous les ai apportées. C'est l'ordre qu'on m'a donné. Vous en ferez ce que vous en voudrez, de ces bottes.

LA FEMME (*à bout de forces*) - Ouvrez un peu la fenêtre. Il fait trop noir ici.

LE MESSAGER - Je l'ouvre. Mais sachez que dehors il fait tout aussi noir.

LA FEMME - Il ne peut pas faire plus noir qu'ici.

LE MESSAGER - Comme vous voulez, madame. Ca m'est égal.

LA FEMME - Vous voulez bien faire encore quelque chose pour moi?

LE MESSAGER - Oui, madame.

LA FEMME - Je voudrais vous poser une question...

LE MESSAGER - Je vous écoute.

LA FEMME - A votre avis, ça sent la crêpe, ici?

LE MESSAGER - Non, madame, comment pouvez-vous penser une chose pareille? (*Il s'assoit confortablement sur le tas des bottes.*) Voilà! Comme elles sont moelleuses! Installez-vous ici, madame. J'ai encore des instructions à vous donner.

LA FEMME (*elle ramasse les fleurs et, les fleurs dans ses bras, s'écroule sur les bottes comme sur une tombe*) - Oh! Hans!
Hans!

LE MESSAGER - Donc, les bottes. Il faut les laver, madame. Les laver, et après ça les laisser sécher tranquillement... et après il faut les cirer avec beaucoup de crème... et après ça, les faire reluire... ça, c'est obligatoire... parce que coûte que coûte, on a le devoir d'enterrer le mort comme il faut.

La lumière décroît. Une certaine intimité s'installe entre les deux personnages.

LA FEMME (*en embrassant toujours les tas de bottes*) - Hans! Mon cher petit! Hans...

LE MESSAGER - Arrêtez madame, ça me fait mal de vous voir ainsi.

LA FEMME - Qu'est-ce que je vais devenir maintenant?

LE MESSAGER (*tendrement*) - Comptez sur moi, madame. Je m'appelle aussi Hans.

La lumière décroît encore plus tandis que l'eau monte.

FIN

